

## Préface

Le <sup>xx</sup>e siècle fut singulier de multiples manières, dont l'une qui sans doute deviendra toujours plus étrange à l'avenir : l'époque où le son traversait le temps dans des objets ronds et plats. Des ronds noirs, tout noirs, d'un noir de bakélite, un noir de gomme-laque ou de vinyle. Autrement dit le disque, oui, le précurseur du CD, cet autre rond sonore et déjà daté, tout blanc d'argent en transparences numériques, si semblable à lui et si différent de lui.

Avant le disque, le son durait après son extinction en s'incorporant, non sans perte, dans les mémoires des individus ; en s'inscrivant dans les feuilles rectangulaires des partitions musicales et des descriptions verbales, tour à tour journalistiques, fictionnelles ou mémorialistes ; en s'impliquant tacite dans la structure des instruments de musique et dans l'acoustique de quelques espaces dédiés, comme l'église, le théâtre ou la salle de concerts ; ou en devenant, pour un moment, machin tridimensionnel, avec les cylindres conçus en 1877 par Thomas Edison et Charles Cros. Or, dès l'invention du disque par Emile Berliner en 1888, le son bascule, comme on dit, dans une autre dimension, déjà entrevue par Cros. Une autre topologie plutôt, celle des lignes tortueuses et foisonnantes de la gravure en sillons, enroulées sur elles-mêmes en spirale ou en serpent, à prudente distance d'un orifice pivot, qui les attire tel un gouffre ou un destin.

Un étrange objet d'apparence bidimensionnelle, le disque, surface impure qui n'incorpore la troisième que pour mieux avouer sa fragilité, dans le péril et la béance de la rayure, ou pire encore, de la destruction fracassante. Aussi, le son pressé peut-il transcender son manque d'épaisseur en devenant série, moyennant le calcul infinitésimal de l'accumulation par collection. Les amateurs de vinyles le savent bien, c'est parce que les disques sont des objets très fins, des cercles plats qui n'occupent presque pas de place, qu'ils donnent une folle envie d'en faire des briques carrées et atones, de quoi bâtir le bel édifice de sons impalpables et gravés que l'on appelle une discothèque.

Or, dans les discothèques englouties du premier <sup>xx</sup>e siècle, le disque politique avait toute sa place, celle d'hommes politiques qui parlaient – oui, des hommes dans leur immense majorité. Certes, l'art oratoire croisait l'art

musical là où il l'aura toujours fait, à savoir au carrefour de la rhétorique, mais la distinction entre parler et chanter n'en restait pas moins robuste, aussi robuste qu'aujourd'hui et peut-être que toujours, sauf dans le paradis rousseauiste de la fontaine des langues. Et c'est sous cette forme d'expérience esthétique non musicale, suggère Jonathan Thomas, qu'au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle l'esthétique du son aura rencontré le politique pour l'augmenter. Comme il dit en réagissant à la fameuse opposition de Walter Benjamin dans *L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, l'esthétisation du politique et la politisation de l'art sont en réalité des phénomènes conjoints et solidaires, notamment quand ils se réalisent par la médiation de la phonographie.

Il en est résulté un mode nouveau de présence et d'intervention des corps, autant dans la sphère publique où se déroulent les rituels du meeting ou de la fête partisane, que dans la sphère privée où le gramophone a transformé l'atmosphère des espaces domestiques. Savoir, le corps des hommes politiques en question, car la voix d'une personne qui parle, c'est non seulement le support d'une projection fantasmatique, au sens psychanalytique, ou un indice qui fait mécaniquement signe vers sa partie absente, au sens sémiotique, mais également une présence corporelle à part entière, une coprésence avec le corps qui écoute. La voix a beau être dite immatérielle, elle saisit la perception avec une empreinte tout aussi puissante et durable que le visage, si ce n'est davantage, et le disque est là pour inscrire l'expérience de l'écoute dans la matérialité reproductible des choses.

En lisant Jonathan Thomas, on comprend comment, pour les hommes et les femmes de la France d'entre-deux-guerres, l'histoire du présent s'est surpeuplée d'acteurs de la vie politique, au rythme des industries de la reproduction sonore, modulé par la scansion territoriale de la vie démocratique. Elle s'est enrichie de personnages morts ou vivants, lointains ou proches, surgissant par volonté ou par hasard de ces sillons techniques portatifs, pour mieux abreuver la profusion contradictoire et enjouée de luttes pures et moins pures de la modernité. Ainsi, toutes ces voix, taillées dans les disques politiques à l'échelle des trois minutes que dure la course du sillon vers son pivot, auront-elles donné une forme sensible originale à la communauté nationale, ou à la république universelle, ou à d'autres figures encore du destin collectif, imaginées selon les cas par les oreilles de tout un chacun.

Cela étant dit, le disque politique reste une invention de Jonathan Thomas.

Avant lui, qui aurait pu dire : j'ai une petite collection de disques politiques des années 1920, qui me vient de mon arrière-grand-père ? Ou bien : j'ai entendu l'autre jour à la radio un disque politique de Léon Blum ? Ou bien : je suis allé sur Gallica, le site de la Bibliothèque nationale de France, écouter les disques politiques d'Action française ? Ou encore : j'ai trouvé l'autre jour, dans une brocante, un disque politique de ceux

qu'éditait Jean-Marie Le Pen dans les années 1970 ? Ou sinon, peut-être bientôt, qui sait : je crois que pour lancer notre action en faveur de la cause X, il nous faudrait quelque chose d'aussi bluffant et novateur que les disques politiques de l'entre-deux-guerres ?

Personne, sans doute, car avant lui la catégorie *disque politique*, bien qu'entrevue il y a quelques années par les spécialistes de l'histoire du disque Pascal Cordereix et Antoine Provensal, ne faisait pas partie de notre répertoire d'objets techniques, connus et reconnus comme tels. Et il faudrait dire : pas encore, si ce travail pionnier et profondément original obtient l'attention qu'il mérite, de la part des spécialistes autant que du public en général.

Bien entendu, avant l'invention, il y a eu la découverte. Celle d'un ensemble d'objets, et de traces écrites de ces objets, dont l'existence même n'était connue que de quelques-uns et, sauf erreur, n'intéressait personne. Les disques politiques donc, riche corpus de sources sonores jamais employées comme telles, ni dans les travaux sur l'histoire du disque, ni dans les travaux sur l'histoire politique. Comme tous les projets historiographiques importants, en retraçant les origines d'un genre d'objet qu'il semble bien avoir été le premier à repérer, nommer et analyser, l'invention de Jonathan Thomas a le potentiel de reconfigurer notre représentation des pratiques politiques dans la France du premier xx<sup>e</sup> siècle, voire d'éclairer une facette méconnue de ce que fut le xx<sup>e</sup> siècle un peu partout dans le monde.

Ce fut une invention en deux temps, c'est-à-dire en deux livres. Le premier fut *La propagande par le disque*, consacré au parcours d'éditeur phonographique de Jean-Marie Le Pen, issu d'un mémoire de master 2, et publié en 2020 aux éditions de l'EHESS. On y apprend comment la SERP, maison d'édition fondée en 1963 et dirigée par Le Pen pendant des décennies, eut un rôle décisif non seulement dans la carrière du fondateur du Front national, mais encore dans la constitution de la culture politique de l'extrême droite française. Il y est question, entre autres, d'une condamnation en 1968 pour apologie de crimes de guerre suite à la publication du disque *Voix et chants de la révolution allemande*, comme un révélateur des enjeux éthiques et politiques liés à une production sonore alors située aux marges de l'industrie discographique. Au-delà de ce scandale, l'enquête révèle toute une collection de disques politiques, de l'Action française aux voix de l'Algérie française en passant par Pétain, dont la SERP faisait à la fois commerce et vecteur de propagande, voire support de ce que l'auteur appelle, signe d'une ambition théorique déjà affirmée, une « historiophonie militante ».

Ce sont surtout les disques de discours politiques qui se retrouvent au cœur du deuxième livre de Jonathan Thomas, toujours en contrepoint avec une discographie musicale plus ou moins engagée qui, de fait, rend

la notion de disque politique plus riche qu'une simple désignation de contenu. Le livre en question est bien sûr le présent volume, issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2021 à l'EHESS, et intitulée *Le disque politique en France (1929-1939)*. Ce à quoi s'ajoutent d'autres travaux publiés ou en préparation, notamment sur le fascisme italien, ce dernier grâce à une bourse Marie Curie, ainsi que la conception et la construction d'une base de données dédiée à la propagande sonore au xx<sup>e</sup> siècle, outil plein d'informations détaillées et de renvois documentaires précieux, sobrement appelé PS.xx.

À partir de ce corpus d'objets ronds ramenés à la vie de la parole, en revisitant les acquis des *sound studies*, en mobilisant la bibliographie sur les rapports entre musique et politique, en puisant à pleines mains dans l'histoire politique de la France et de l'Europe, Jonathan Thomas fait un apport profondément novateur à l'histoire et la théorie de la propagande politique, à l'histoire sociale de la reproduction sonore, à la réflexion sur le rôle politique du son, aux débats sur la question de l'écoute. Et plus largement, à l'histoire culturelle du xx<sup>e</sup> siècle.

Esteban BUCH